

## Le village évanoui

### DU MÊME AUTEUR

*L'Angoisse de la première phrase*, Phébus, 2005.

*Contes carnivores*, Seuil, 2008, Prix Victor Rossel.

*Les Assoiffées*, Seuil, 2010.

*Une collection très particulière*, Seuil, 2012, Grand Prix de l'Imaginaire.

*Monsieur Spleen (notes sur Henri de Régnier)*, Seuil, 2013.

Bernard Quiriny

## Le village évanoui *Roman*

Flammarion

© Flammarion, 2014.

ISBN : 978-2-0812-9031-0

Châtillon-en-Bierre est un village de mille habitants situé au centre de la France, entre Auvergne et Morvan. La grande ville la plus proche, Névry, est à cinquante kilomètres. Il y a dans les environs quelques bourgades moyennes : Corbinand à l'est, Château-Quercy au nord, Clamard au sud, Saint- Bernin-sous-Bois sur la route de Névry ; mais les Châtillonnais pour s'approvisionner vont toujours à Névry, en empruntant la route départementale refaite voilà deux ans et qui à présent ressemble à un magnifique billard goudronné.

Le village a la forme d'un T, avec deux rues perpendiculaires qui forment un coude au niveau de la boucherie Lombard : la rue du Docteur-Edmond et la rue du Docteur-Madiran, du nom de deux personnalités locales de la fin du XIXe siècle.

La rue du Docteur-Madiran compte deux ponts, le premier sur l'Arlon, rivière affluente de la Loire, le second sur le canal de Bierre, voie d'eau creusée à partir de 1795 pour le flottage du bois morvandiau et utilisé de nos jours pour la navigation de plaisance.

Ce canal est flanqué d'un chemin de halage très apprécié par les cyclistes et les randonneurs à cause de ses paysages verdoyants et aussi parce qu'il est tout à fait plat, à

l'exception des buttes au niveau des écluses. De nombreux pêcheurs s'y adonnent à leur passion, blasés et silencieux, qui répondent d'un signe las aux saluts aimables des promeneurs.

Ces deux cours d'eau traversant Châtillon présentaient jadis une particularité : grâce à des subsides de l'État, le pont sur le canal fut construit très vite, avant que le canal lui-même fût mis en eau ; le pont

sur l'Arlon en revanche ne fut bâti que dans les années 1920, ce qui obligeait à traverser au moyen d'un bac (l'inclinaison actuelle de la rue du Gué, coupée en deux par la rivière, témoigne de l'aménagement de l'époque). Les voyageurs qui passaient par Châtillon avaient ainsi la surprise de traverser successivement une rivière sans pont puis un pont sur rien, situation paradoxale qui donna lieu à un proverbe.

Jusqu'au milieu du XXe siècle Châtillon-en-Bierre fut un village prospère, dont la population compta jusqu'à deux mille quatre cents habitants. Outre l'agriculture, l'économie locale pouvait compter sur l'usine de chaussures Beaupion, installée jusque dans les années 1960 dans des bâtiments proches du port du canal. En 1964, l'usine ferma et les hangars furent transformés pour loger une scierie ; celle-ci employa une cinquantaine de personnes dans les années 1970 avant de diminuer son activité. Elle ferma ses portes

## 8

en 1991 à la suite d'un incendie. Depuis, les bâtiments vides servent d'abri aux clochards et à certains jeunes du canton, qui s'y livrent à de menus trafics.

La municipalité voudrait les réhabiliter pour en faire un complexe sportif, mais les fonds manquent.

Depuis les années 1950, l'exode rural accomplit ses ravages. La population a diminué de moitié en un demi-siècle. Les enfants du village partent à Névry ou ailleurs pour leurs études, rares sont ceux qui reviennent ensuite dans la Bierre. Le nombre d'agriculteurs en particulier a chuté ; les exploitations

sont aujourd'hui plus vastes, mais trois fois moins nombreuses qu'il y a trente ans. La fibre agricole demeure cependant forte chez les Châtillonnais, et beaucoup de fils de paysans disent vouloir reprendre la ferme familiale, malgré les conditions de travail éprouvantes et la médiocrité du revenu.

L'agriculture reste la mamelle de l'économie bierroise, surtout grâce à l'élevage – la Bierre s'enorgueillit de ses belles vaches charolaises, rustaudes et trapues, qui donnent une viande grasse dont les gourmets estiment qu'elle manque de finesse.

On trouve au village deux boulangeries, deux boucheries, un cabinet médical, une pharmacie, une supérette, une épicerie, un hôtel, un restaurant, une pizzeria, deux succursales de banque et une étude notariale. Le cabinet vétérinaire s'est installé à trois kilomètres sur la route de Névry, non loin d'un affreux bâtiment construit par le syndicat de communes dans les années 1980 et censé abriter une sorte d'office du tourisme, ainsi qu'une salle de spectacles. Personne ne sait ce qui s'y passe exactement mais il paraît que deux personnes y travaillent à plein temps, et qu'on y voit parfois de la lumière

## 9

À l'entrée du village en venant de Névry s'élève le château, ancienne demeure des seigneurs de Châtillon, édifié vers 970 et reconstruit plusieurs fois au fil des âges. Bâtisse hétéroclite et majestueuse, dont les plus vieilles pierres aujourd'hui datent du XIVe siècle et les plus récentes du XVIIIe. Un beau parc l'entoure, élégamment délimité par le canal qui la ceint comme une douve. Après avoir changé de main à plusieurs reprises depuis les années 1950, le château, racheté par un homme d'affaires, s'est transformé en lieu de séminaires et en gîte de luxe.

Il n'est pas ouvert à la visite, sauf lors d'occasions exceptionnelles ; la plupart des villageois n'y ont jamais mis les pieds, ce qui ne les empêche pas d'en être fiers.

L'église Saint-Nicolas, banale et sans charme, domine une placette plantée de marronniers où l'on a construit aussi l'hôtel de ville – signe que la calotte et la République n'ont pas toujours fait mauvais ménage. Derrière l'église s'étend le champ de foire, esplanade goudronnée où se tenait jadis un marché aux bestiaux. On y trouve aussi le terrain de football, le camping, et une salle communale construite au début des années 1970 dans le style absurde de l'époque, avec des formes biscornues et des matériaux de piètre qualité – les mêmes qu'on a utilisés pour bâtir en 1975 l'école maternelle et primaire de la Picherette, du nom de la colline où elle fut édifiée,

10

et qui après vingt-cinq ans d'usage a commencé de tomber en ruine, en sorte qu'une réhabilitation a eu lieu en 2002. Soixante-dix enfants la fréquentent, trois fois moins qu'il y a trente ans.

Signalons pour finir que Châtillon-en-Bierre est le chef-lieu d'un canton de quatorze communes et trois mille cinq cents habitants, avec une quarantaine de hameaux et des dizaines de fermes. Des chemins agricoles et des voies communales serpentent dans cette campagne, formant un labyrinthe où il est doux l'été de s'aventurer à pied ou à vélo, en prenant garde aux voitures qui roulent toujours à fond, y compris quand les conducteurs sont âgés – habitude déplorable qui augmente le taux de mortalité sur route de 25 % par rapport à la moyenne régionale, malgré les efforts des gendarmes.

Nous en savons assez sur Châtillon-en-Bierre pour mettre fin à ce chapitre introductif ; il sera toujours temps d'ajouter plus loin ce qui n'a pas été dit ici, et de présenter les habitants qui joueront un rôle dans l'histoire. Planter le décor était en tout cas nécessaire car de là, et c'est ainsi que tout commence, nous ne sortirons pas.

On dort bien à Châtillon, dans un silence parfait dont les citadins n'ont plus la notion. Le docteur Ruche, qui exerce au village depuis trente ans, pense que le calme est une condition nécessaire à la santé,

12

et que nombre de ses patients lui doivent leur longévité – beaucoup de Châtillonnais vivent quatrevingt-dix ans et plus.

La nuit, donc, on n'entend rien, à peine les cris d'un rapace ou le vrombissement léger d'un moteur.

Les habitants, qui dorment fenêtre ouverte toute l'année, ont l'impression à partir de vingt et une heures que la vie s'arrête. Personne par conséquent ne prit conscience de l'absence totale de circulation dans le village durant la nuit du 14 au 15 septembre 2012, date fatale où commence notre récit.

Les premiers levés au matin du 15 furent les travailleurs de Névry, ces Châtillonnais qui, faute d'emploi dans la Bierre, avalaient matin et soir quarante kilomètres jusqu'à la capitale départementale.

Ils auraient pu déménager pour se rapprocher de leur lieu de travail mais ils étaient attachés au canton, où vivait toute leur famille et où les maisons étaient moins chères, avantages qui compensaient la fatigue du trajet, les dépenses de carburant et l'obligation de se lever tôt – aux Châtillonnais, de toute façon, les journées à rallonge n'ont jamais fait peur.

Hubert Besson et Jean-Jacques Larimé comptaient parmi ces migrants quotidiens et faisaient souvent la route ensemble, car leurs horaires de travail coïncidaient. Le premier était agent des chemins de fer, le second technicien dans une entreprise de plasturgie. Ils partaient tous les matins à six heures quinze, et arrivaient à Névry vers sept heures. Mais, ce 15 septembre 2012, la voiture de Larimé tomba en panne au bout de cinq kilomètres, au lieu-dit de l'Huis-

12

Merleau, longue ligne droite bordée de champs. Le moteur s'arrêta brusquement ; les phares s'éteignirent, ainsi que les voyants du tableau de bord.

Larimé jura, se rangea sur le bas-côté, tira le frein à main puis tenta de redémarrer, en vain. Besson et lui soulevèrent le capot, inspectèrent la mécanique inerte puis, ne voyant rien qui clochât, se résolurent à demander un dépannage.

Jean-Jacques téléphona au garagiste de Ruet, le village le plus proche. La communication échoua.

Rien n'allait, décidément.

— Essaie avec ton mobile, dit-il à Hubert.

Son collègue s'exécuta, mais il n'avait pas de tonalité.

— Le réseau doit être en dérangement.

Ils tentèrent alors de contacter le garage Logeux, à Châtillon. La communication passa mais, vu l'heure matinale, il n'y avait personne pour répondre.

Au bout de vingt sonneries, Larimé raccrocha en jurant.

— J'appelle ma femme, dit Besson. Elle nous ramènera, puis nous repartirons dans ma voiture.

Ainsi fut fait. Colette, l'épouse d'Hubert, vint chercher les naufragés à l'Huis-Merleau et les rapatria à Châtillon. Là, chacun voulut prévenir son employeur qu'il aurait du retard. Les deux coups de fil aboutirent à des messages d'erreur. Jean-Jacques, Hubert et Colette se regardèrent avec inquiétude.

— C'est tout de même bizarre, murmura Colette.

— Bon, dit Hubert. Assez perdu de temps. En route.